

## Ports esclavagistes et mémoire publique de la traite atlantique des esclaves au Brésil et aux États-Unis

Ana Lucia Araujo

Cet article, fondé sur mes deux derniers ouvrages, aborde le problème de la mémoire publique de l'esclavage et du commerce atlantique des esclaves dans les sociétés impliquées<sup>1</sup>. Dans cet essai, la mémoire publique est conçue comme la façon dont certains acteurs et groupes sociaux s'engagent dans le processus de commémoration et de patrimonialisation de la traite et de l'esclavage dans l'espace public en développant des discours, des activités de commémoration et des marqueurs permanents, dont des monuments et des mémoriaux. Ce travail part du principe que durant les siècles où l'esclavage a existé et la période qui a suivi son abolition, une mémoire culturelle et une mémoire collective restent vivantes chez les descendants, les propriétaires et les marchands d'esclaves. Cependant, ce n'est qu'après la fin de la seconde guerre mondiale, quand les horreurs de l'Holocauste ont été révélées au monde, qu'un nombre croissant d'initiatives visant la patrimonialisation de l'esclavage a commencé à émerger dans les sociétés ayant participé à la traite atlantique.

La mémoire et l'oubli font partie du même processus, c'est pourquoi cette étude explore la manière dont les lieux d'arrivée des esclaves africains dans les Amériques sont commémorés comme des sites officiels ou non officiels du patrimoine de l'esclavage au Brésil et aux États-Unis. Dans certains anciens ports esclavagistes des Amériques, les traces de la traite étaient visibles partout, mais plusieurs décennies après la fin du commerce des esclaves, les sites où les Africains ont été débarqués ont été effacés ou sont demeurés cachés dans l'espace public. Par exemple, dans des villes comme Salvador et Rio de Janeiro, les deux plus grands ports esclavagistes du Brésil, les anciennes zones portuaires sont restées abandonnées et appauvries. Dans de nombreux cas, les anciens sites associés à la traite atlantique ont également été remplacés par de nouvelles constructions.

Néanmoins, au cours des vingt dernières années, la recherche archéologique a révélé un nombre croissant de cimetières d'esclaves et de sites de débarquement d'Africains aux États-Unis et au Brésil. Ainsi, la présence historique des Africains et de leurs descendants dans ces zones a finalement gagné en visibilité. Cet article examine les dynamiques historiques et politiques qui ont mis en lumière ces espaces et ont conduit à leur éventuelle reconnaissance en tant que lieux de mémoire de la traite atlantique. Leur

---

1. Ana Lucia Araujo, *Shadows of the Slave Past: Memory, Heritage, and Slavery*, New York, Routledge, 2014 ; *Public Memory of Slavery: Victims and Perpetrators in the South Atlantic*, Amherst, Cambria Press, 2010.

rétablissement, leur conservation et leur valorisation dans l'espace public sont le résultat d'un mouvement transnational plus large qui a produit des initiatives similaires dans d'autres régions du monde atlantique. Ce mouvement, caractérisé par la montée de la mémoire publique de l'esclavage, a été possible grâce à l'intervention de divers acteurs sociaux, dont beaucoup s'identifient comme des descendants d'esclaves. Ces activistes ont lutté pour que l'héritage de leurs ancêtres soit enfin officiellement reconnu<sup>2</sup>.

## Les ports esclavagistes dans l'histoire et dans la mémoire

Quelques-uns des plus grands ports esclavagistes des Amériques sont situés au Brésil et aux États-Unis, même si le volume de la traite atlantique des esclaves n'est pas le même dans ces deux pays. En effet, selon les dernières estimations disponibles dans la base de données *Trans-Atlantic Slave Trade Database. Voyages*, entre 1601 et 1866, 388 747 esclaves africains ont débarqué en Amérique du Nord continentale, alors qu'entre 1501 et 1866, 4 864 374 sont arrivés dans les ports brésiliens<sup>3</sup>.

Plusieurs marchés et cimetières d'esclaves ont existé au Brésil et aux États-Unis. Après être arrivés à Salvador, Rio de Janeiro, Recife, New York ou Charleston, les esclaves étaient exposés et vendus sur les marchés publics. Affaiblis par leur terrible voyage à travers l'océan Atlantique, de nombreux esclaves, morts dans les zones portuaires, ont ensuite été enterrés dans des fosses communes aux alentours de ces lieux de débarquement.

Le processus d'oubli a débuté dans ces régions lorsque la traite a été interdite, d'abord aux États-Unis en 1808 et par la suite au Brésil en 1831<sup>4</sup>. Dans le cas du Brésil, l'effacement dans l'espace public de l'existence d'anciens marchés d'esclaves et des ports d'arrivée d'Africains esclaves a conduit à un phénomène de « remplacement de la mémoire ». À travers ce processus, les populations noires locales s'approprient un bâtiment ou un site tout en lui attribuant des histoires liées à la traite atlantique et à l'esclavage, même si le site en question n'est pas un véritable site patrimonial. Ce type de réponse comprend deux dimensions. Tout d'abord, elle découle d'une nécessité politique d'affirmer la présence d'un groupe particulier, dont le passé est associé aux victimes de la traite des esclaves, qui a été oublié et effacé. Deuxièmement, le remplacement de la mémoire est aussi une réponse politique à l'absence d'initiatives publiques et officielles mettant en évidence les sites historiques de la traite atlantique. Ces lacunes ont amené les acteurs et les groupes sociaux à prendre en main le processus de patrimonialisation de ce chapitre de leur passé qui leur a été refusé par les institutions officielles du patrimoine et à créer ainsi des lieux de mémoire alternatifs.

Au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les voyageurs européens ont témoigné de l'arrivée de navires esclavagistes dans les ports de Rio de Janeiro, Salvador et Recife. Toutefois, ils

2. Au Brésil et aux États-Unis, les activistes noirs utilisent le terme descendant d'esclave(s) pour faire référence aux hommes et aux femmes dont les ancêtres étaient des esclaves. Ce terme exclut les femmes et les hommes issus de la diaspora noire récente, très représentée aux États-Unis, et qui commence à être plus présente également au Brésil.

3. Voir la *Trans-Atlantic Slave Trade Database. Voyages*, [www.slavevoyages.org](http://www.slavevoyages.org).

4. Cependant, il est important de remarquer que la traite illégale reste active au Brésil jusqu'en 1850, moment où une nouvelle loi a finalement mis son interdiction en œuvre.

*Ports esclavagistes et mémoire publique de la traite atlantique des esclaves*

ont rarement fourni de descriptions écrites et visuelles du débarquement des Africains au Brésil. Comme Daryle Williams l'a observé, l'artiste français Jean-Baptiste Debret a raconté en détail son arrivée à Rio de Janeiro en mars 1816. Il a également représenté une vue de la baie de Guanabara dans une grande aquarelle qui, plus tard, a donné naissance à une lithographie illustrant son *Voyage pittoresque et historique au Brésil*. Cependant, son texte n'évoque pas la présence de bateaux esclavagistes dans la baie<sup>5</sup>. De plus, en décrivant le quai de Valongo, le plus important lieu de débarquement d'esclaves à Rio de Janeiro, Debret explique rapidement, sans mentionner la traite atlantique, que sur ce quai « se trouvent les chantiers de radoubage des bâtiments marchands et autrefois spécialement des navires de la Compagnie des Indes<sup>6</sup> ». Cette omission ne signifie pas pour autant que Debret n'a pas été le témoin de l'intense activité associée à la traite des esclaves dans la baie de Guanabara entre 1816 et 1831, période de son séjour au Brésil. En effet, dans un passage postérieur de sa relation de voyage, il reconnaît clairement l'arrivée de nouveaux Africains au pays juste quelques années avant sa prohibition. Il mentionne qu'en 1828, le Brésil a importé 430 601 esclaves venant de l'Afrique, puis 23 315, pendant les six premiers mois de l'année 1829<sup>7</sup>.

Comme Debret, d'autres voyageurs ne mentionnent pas explicitement le mouvement des navires esclavagistes ou le débarquement d'Africains dans les ports brésiliens. En 1828, le révérend Robert Walsh est nommé aumônier à l'ambassade britannique au Brésil. Après avoir passé près d'un an là-bas, il publie de nombreuses observations sur l'esclavage brésilien dans sa relation de voyage, laquelle s'insère dans le cadre des efforts britanniques visant à abolir la traite des esclaves dans la région. Mais arrivé à Rio de Janeiro, il s'attarde plutôt sur la vue pittoresque de la baie de Guanabara :

Rien ne pouvait dépasser la beauté du lieu où nous nous couchions le lendemain matin, où la lumière rendait les objets distincts. À notre gauche se trouvait une gamme de collines fantastiques, reculant l'une derrière l'autre ; ceux qui sont en avant s'élèvent en cônes et se terminent par le grand pain de sucre.

Walsh remarque aussi la présence de nombreux navires « de toutes les nations, à la fois de guerre et de commerce ; comme dans nos rivières contractées, mais qui se répandent sur la vaste étendue des eaux, et qui parsèment la surface dans toutes les directions ». Il décrit aussi la baie de Guanabara comme « un panorama émouvant de bateaux de toutes sortes d'un côté à l'autre de l'eau ». « Ils étaient généralement menés par des nègres, dont le seul vêtement était une paire de caleçons, et un vieux chapeau de paille<sup>8</sup>. » Or, il est peu probable que les heures passées dans la baie à observer la présence de bateaux avec des équipages noirs ne lui aient pas permis d'associer ces petites embarcations, qui généralement transportaient les esclaves du bateau négrier à la rive, au commerce des esclaves.

5. Jean-Baptiste Debret, *Voyage pittoresque et historique au Brésil ou séjour d'un artiste français au Brésil depuis 1816 jusqu'en 1831 inclusivement*, Paris, Firmin Didot Frères, 1834-1839 ; voir aussi Daryle Williams, « "Peculiar Circumstances of the Land": Artists and Models in Nineteenth-Century Brazilian Slave Society », *Art History*, vol. 35, n° 4, 2012, p. 703.

6. Jean-Baptiste Debret, *op. cit.*, t. II, p. 30.

7. *Ibid.*, p. 76.

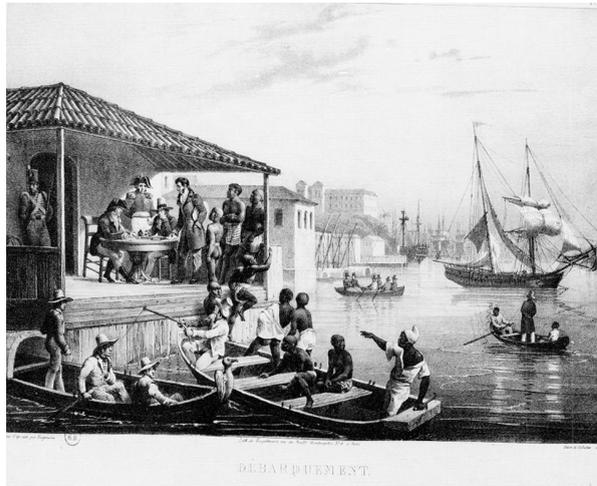
8. Robert Walsh, *Notices of Brazil in 1828 and 1829*, Londres, F. Westley et A. H. Davis, 1830, t. I, p. 130 et 133. Toutes les traductions de l'anglais et du portugais vers le français ont été réalisées par l'auteur.

Ana Lucia Araujo

Arrivée au Brésil en septembre 1821, la voyageuse britannique Maria Graham est parmi les rares Européens à fournir des observations détaillées sur le débarquement des Africains. Le 22 novembre 1821, elle décrit leur arrivée à Salvador, Bahia : « En ce moment, il y a un navire esclave qui décharge sa cargaison et les esclaves chantent à terre. Ils ont quitté le navire et ils voient qu'ils seront sur la terre ferme. Et ainsi, au commandement de leur gardien, ils chantent l'une des chansons de leur pays dans une terre étrange. » Graham exprime sa sympathie pour les esclaves, en suggérant qu'ils ne sont pas conscients de ce qui va arriver : « Pauvres misérables ! S'ils pouvaient prévoir le marché d'esclaves, les séparations d'avec les amis et les relations qui s'y dérouleront et la marche vers l'intérieur du pays, le travail dans les mines et dans les sucreries, leur chant serait un cri de gémissement<sup>9</sup>. »

Johann Moritz Rugendas, un artiste allemand, écrit également sur l'arrivée des Africains à Rio de Janeiro dans un passage de *Voyage dans le Brésil*. Son récit, rédigé avec la collaboration de Victor Huber, ne fournit pas le point de vue des Africains, mais vise plutôt à décrire les conditions générales de la traite atlantique au Brésil. Rugendas déclare de façon erronée qu'aucune quarantaine régulière n'est imposée aux navires esclavagistes arrivés au Brésil, mais il mentionne le fait que parfois les douanes forcent les bateaux à rester ancrés en attente dans le port<sup>10</sup>. Puis, « dès que le marchand obtient la permission de débarquer ses esclaves, on les met à terre près de la douane, et là on les inscrit sur les registres, après avoir perçu les droits établis pour l'entrée<sup>11</sup> ». L'arrivée des esclaves à Rio de Janeiro est également représentée dans la lithographie *Débarquement*, publiée dans son album de voyage.

Fig. 6. *Débarquement*, lithogravure publiée dans Johann Moritz Rugendas, *Voyage pittoresque dans le Brésil*, Paris, Engelmann, 1835, 4<sup>e</sup> partie, planche 2.



9. Maria Graham, *Journal of a Voyage to Brazil and Residence There During Part of the Years 1821, 1822, and 1823*, Londres, Longman et al., 1824, p. 155.
10. D'autres voyageurs européens ont en revanche souligné la sévérité de l'inspection menée par les autorités brésiliennes. Voir Jaime Rodrigues, *De Costa a Costa. Escravos, marinheiros e intermediários do tráfico negreiro de Angola ao Rio de Janeiro (1780-1860)*, São Paulo, Companhia das Letras, 2005, p. 285.
11. Johann Moritz Rugendas, *Voyage pittoresque dans le Brésil*, Paris, Engelmann, 1835, 4<sup>e</sup> division, « Mœurs et usages des Nègres », p. 7.

*Ports esclavagistes et mémoire publique de la traite atlantique des esclaves*

L'image montre comment les Africains nouvellement arrivés sont amenés des vaisseaux négriers dans des canots à la douane. Elle représente également en détail les différentes personnes impliquées dans ce processus, y compris les marchands, leurs employés noirs, les gardes et les fonctionnaires. Les esclaves dépeints par Rugendas sont de jeunes hommes et des enfants de sexe masculin. Malgré les conditions difficiles du passage du milieu, comme dans ses autres représentations des esclaves au Brésil, l'auteur montre une image idéalisée des esclaves, qui même en venant d'arriver ne sont pas affaiblis, mais ont le corps fort et musclé.

Mohamma Gardo Baquaqua, le seul esclave africain amené au Brésil qui a rédigé un récit de sa vie, a décrit son débarquement sur la côte brésilienne. Il est arrivé en 1845, pendant la période du commerce illégal. Comme des milliers d'autres Africains qui sont arrivés au Brésil pendant cette période, il est confronté à des conditions particulièrement rudes. Le bateau dans lequel il a été amené mouille tôt dans la matinée dans un port clandestin dans la province de Pernambuco (aujourd'hui État de Pernambuco). Comme l'a expliqué Baquaqua, « le navire a joué pendant la journée, sans venir à l'ancre ». « Tout ce jour-là, nous n'avons rien bu ou mangé, et on nous fit comprendre que nous devons rester parfaitement silencieux et ne pas crier, sinon nos vies étaient en danger. » Pour éviter d'être aperçus en public, les marchands engagés dans le commerce clandestin débarquaient les esclaves pendant la nuit, comme il l'explique :

[Q]uand « la nuit a jeté son manteau de zibeline sur la terre et la mer », l'ancre est tombée, et on nous a permis d'aller sur le pont pour être vus et manipulés par nos futurs maîtres. Nous avons atterri à quelques kilomètres de la ville, dans la maison d'un fermier, qui était utilisée comme une sorte de marché des esclaves<sup>12</sup>.

En dépit de la rareté des récits rédigés par les Africains débarqués au Brésil, la tradition orale, recueillie par les historiennes Hebe Mattos et Ana Lugão Rios, montre que la mémoire de l'arrivée au cours de la traite atlantique et de la période du commerce illégal est restée présente dans les communautés de descendants d'esclaves<sup>13</sup>. Cependant, ces récits sont restés dans la sphère privée, au sein des familles de descendants d'esclaves. Aujourd'hui, ces histoires ne sont pas mises en évidence dans les anciens ports esclavagistes de la période de la traite illégale dont la plupart sont situés dans des zones plus éloignées et loin de la vue du public.

Bien que longtemps négligés dans la mémoire publique, ces ports de la traite illégale restent vivants dans la mémoire collective et visibles dans la toponymie brésilienne<sup>14</sup>. Parmi les sites de débarquement d'esclaves, se trouve la Praia do Chega Nego (plage de l'arrivée des Noirs), près de l'actuelle plage de l'Armação à Salvador. Près de la plage se situe un bâtiment sur un étage, tout en pierre, qui aurait servi de dépôt pour les captifs africains nouvellement arrivés. Jusqu'à récemment, cet édifice hébergeait un restaurant

12. Paul E. Lovejoy et Robin Law, *The Biography of Mahommah Gardo Baquaqua: His Passage from Slavery to Freedom in Africa and America*, Princeton, Markus Wiener, 2003, p. 155 et 156.

13. Voir les films documentaires produits par l'équipe du LABHOI (Laboratório de História Oral e Imagem) de l'Universidade Federal Fluminense, Rio de Janeiro, Brésil, dirigés par Hebe Mattos et Martha Abreu : *Jongos, calangos e folias. Música negra, memória e poesia* (2011) et *Passados presentes. Memória negra no sul fluminense* (2011).

14. Katia M. de Queirós Mattoso, *Être esclave au Brésil, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, L'Harmattan, 1979, p. 68.

et une discothèque. Cependant, l'ancienne construction a été démolie pour permettre le développement d'un complexe résidentiel de luxe. Parce que la maison en pierre est située dans une zone de la plage intégrée à la liste du patrimoine national du Brésil, ses murs ont été conservés et font maintenant partie du complexe récemment construit<sup>15</sup>. Mais, comme dans d'autres sites associés au commerce des esclaves à Salvador, il n'y a aucune plaque indiquant que l'ancien bâtiment a été utilisé comme un dépôt.

À Pernambuco dans la municipalité actuelle d'Ipojuca, au sud de Recife, se trouve l'une des plages les plus connues sur laquelle des esclaves ont été illégalement débarqués, la plage de Porto de Galinhas. Au XIX<sup>e</sup> siècle, malgré l'éloignement de la plage par rapport à la capitale de la province et l'inefficacité de la répression de la traite illégale dans la région, les marchands d'esclaves ont pris de nombreuses précautions pour éviter que leur cargaison humaine ne soit appréhendée par des fonctionnaires locaux<sup>16</sup>. Comme l'a néanmoins expliqué l'historien Marcus J. de Carvalho, le débarquement était effectué si rapidement que les marchands d'esclaves ont souvent laissé derrière eux des preuves importantes de leur activité illicite. Par exemple, en 1844, un bateau esclavagiste est abandonné sur la plage avec des « barils d'eau, quelques paires de chaînes et le cadavre d'un esclave africain<sup>17</sup> ».

La mémoire populaire de la traite illégale à Porto de Galinhas est aussi répandue à travers les initiatives touristiques. Les guides touristiques racontent par exemple aux personnes qui visitent chaque année la plage que le nom Porto de Galinhas est dérivé de la phrase codée, « [i] y a du nouveau poulet dans le port », prétendument utilisée par les marchands pour aviser de l'arrivée d'un bateau esclavagiste. Une autre version raconte que les navires esclavagistes transportaient des poulets pour cacher les esclaves qu'ils amenaient au port. Pourtant, du point de vue historique les deux versions sont peu probables, car dès le XVI<sup>e</sup> siècle les écrits de Gabriel Soares de Sousa identifient la plage sous le nom de « Porto das Galinhas<sup>18</sup> ».

De nos jours, Porto de Galinhas est l'une des destinations touristiques les plus importantes du Brésil. Les tentatives des acteurs sociaux locaux d'expliquer la relation entre le nom de la plage et le commerce atlantique des esclaves sont très probablement une réponse aux initiatives nationales et internationales (en particulier le projet « La Route de l'esclave » mené par l'Unesco), promouvant la mémoire publique de l'esclavage, lesquelles sont devenues plus visibles au Brésil au cours des dernières années. En associant le nom de la plage à la traite atlantique, ces acteurs locaux s'engagent également dans un processus de remplacement de la mémoire qui vise à compenser l'absence de projets officiels reconnaissant le rôle de Porto de Galinhas dans le commerce des êtres humains, même si dans ce cas particulier la plage était un véritable port esclavagiste.

En 2013, l'Unesco a demandé à un groupe d'historiens brésiliens de dresser un inventaire de 100 sites de mémoire associés à la traite atlantique et à l'histoire des

15. « Conjunto arquitetônico e paisagístico incluído nos trechos da avenida Otávio Mangabeira, compreendendo as praias do Chega Negro e Piatã, no Subdistrito de Itapoã », n° 26, processo 464-T-52, fol. 005/007, 14 juillet 1959, Instituto do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional, 2009, p. 14.

16. Marcus J. M. de Carvalho, « A repressão do tráfico atlântico de escravos e a disputa partidária nas províncias. Os ataques aos desembarques em Pernambuco durante o governo praeiro, 1845-1848 », *Tempo*, vol. 14, n° 27, 2009, p. 136.

17. Marcus J. M. de Carvalho, « O desembarque nas praias. O funcionamento do tráfico de escravos depois de 1831 », *Revista de História*, n° 167, 2012, p. 233.

18. Gabriel Soares de Manoel Augusto Pirajá da Silva, *Notícia do Brasil*, São Paulo, Martins, 1945, p. 113.

esclaves africains au Brésil, dans lequel Porto de Galinhas est listé. Bien que ce document ait circulé parmi les chercheurs et les activistes, notamment sur internet, jusqu'à maintenant cet inventaire n'a pas débouché sur la construction de monuments ou de marqueurs reconnaissant officiellement l'existence de ces nombreux lieux de mémoire de la traite des esclaves au Brésil.

## Les marchés d'esclaves comme lieux de mémoire de la traite atlantique

Après avoir débarqué dans les ports brésiliens, les esclaves africains étaient habituellement mis en quarantaine. Surtout après 1808, lorsque la cour royale portugaise s'installe au Brésil, un médecin se rend à bord pour examiner les captifs à l'arrivée d'un navire esclavagiste dans le port de Rio de Janeiro. Des esclaves sont envoyés en isolement pendant au moins huit jours sur l'*Ilha de Bom Jesus*, alors qu'après 1810, ils sont transférés au Lazareto, une installation située derrière le *Morro da Saúde*<sup>19</sup> (colline de la Santé). Une fois que les esclaves ont quitté la quarantaine pour être amenés au marché aux esclaves de Valongo, ils sont enregistrés et les droits payés<sup>20</sup>.

À Salvador, le marché des esclaves est situé dans la ville basse, face à la baie de Tous les Saints. Amédée-François Frézier, un militaire savoyard qui a voyagé au Chili, au Pérou et au Brésil entre 1712 et 1714, a décrit ce marché de la manière suivante : « Il y a des magasins pleins de ces pauvres malheureux qui sont exposés tous nus, ils les achètent comme des animaux et exercent sur eux beaucoup de pouvoir. Ils peuvent les tuer presque impunément, ou au moins les maltraiter aussi cruellement qu'ils le désirent<sup>21</sup>. » Surpris par le fait que les Noirs étaient plus nombreux que les Blancs dans la capitale du Brésil, Frézier a souligné la façon dont la population esclave était maltraitée.

Le voyageur britannique Thomas Lindley a séjourné à Bahia en 1802, durant une période où les commerçants étrangers ne sont pas autorisés à faire du commerce au Brésil. Dans son carnet de route, il a décrit les Africains récemment arrivés, exposés au marché des esclaves : « Les rues et les places de la ville sont remplies de groupes d'êtres humains exposés à la vente aux portes des différents marchands auxquels ils appartiennent ; cinq navires esclaves sont arrivés au cours des trois derniers jours. » Lindley affirme qu'on peut craindre que l'arrivée de tant d'Africains provoque les mêmes résultats que ceux qui ont conduit aux rébellions en cours à Saint-Domingue. Cependant, il ajoute aussi que, selon lui, « les nègres sont joyeux et satisfaits<sup>22</sup> ».

19. Voir Cláudio de Paula Honorato, *Valongo : o mercado de escravos do Rio de Janeiro, 1758-1831*, mémoire de master en histoire, Universidade Federal Fluminense, Brésil, 2008, p. 101 ; Reinaldo Bernardes Tavares, *Cemitério dos Pretos Novos, Rio de Janeiro, século XIX: uma tentativa de delimitação espacial*, mémoire de master en histoire, Universidade Federal do Rio de Janeiro, Museu Nacional, 2012, p. 82-90, <http://portomaravilha.com.br/conteudo/estudos/ea2.pdf>.

20. Cláudio de Paula Honorato, *op. cit.*, p. 69 ; Júlio César Medeiros da Silva Pereira, *À flor da terra : o cemitério dos pretos novos no Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Garamond, 2007, p. 75.

21. Amédée-François Frézier, *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou fait pendant les années 1712, 1713, et 1714*, Paris, J.-G. Nyon, E. Ganeau, J. Quillau, 1716, vol. 2, p. 533.

22. Thomas Lindley, *Narrative of a Voyage to Brazil: Terminating in the Seizure of a British Vessel; with General Sketches of the Country, its Natural Productions, Colonial Inhabitants*, Londres, J. Johnson, 1805, p. 176.

Dans une entrée de son journal de voyage, datée du 20 octobre 1821, Maria Graham décrit également la zone portuaire de la basse ville de Salvador, l'endroit où se trouve le marché des esclaves :

[P]assant la porte de l'arsenal, nous sommes allés le long de la basse rue, et avons trouvé qu'elle s'élargissait considérablement trois quarts de mille plus loin : il y a les marchés qui semblent être admirablement fournis, surtout avec du poisson. Il y a aussi le marché des esclaves, un spectacle que je n'ai pas encore appris à voir sans honte ni indignation<sup>23</sup>.

Plus tard, la vague de rébellion à Bahia, menée entre 1807 et 1835 par des individus originaires de l'Afrique de l'Ouest (la plupart Haoussa et Yorouba), a montré que les inquiétudes de Lindley n'étaient pas infondées. Lors d'un soulèvement qui a eu lieu à Salvador le 1<sup>er</sup> avril 1830, un groupe d'esclaves a attaqué trois quincailleries et volé douze épées ainsi que douze couteaux. Ils ont ensuite emprunté la rue Julião dans la basse ville et attaqué les dépôts d'esclaves de la rue Wenceslau Miguel de Almeida. Là, ils ont sauvé cent nouveaux Africains qui attendaient d'être vendus, la plupart d'entre eux ont suivi les rebelles<sup>24</sup>.

Mais, malgré ces registres historiques abondants et la grande population noire de Salvador (estimée aujourd'hui à 80 %), il n'y a pas de marqueurs sur le quai de la basse ville indiquant où les Africains esclaves ont été débarqués. Aujourd'hui, le quai comprend un port modernisé et abrite des bateaux dispendieux, ainsi que des restaurants élégants et des édifices de luxe avec de superbes vues sur la mer. L'absence, dans la ville, de marqueurs spatiaux rappelant les sites sur lesquels les Africains sont arrivés, combinée à la montée récente de la mémoire publique de l'esclavage, a aussi conduit à un processus de « remplacement de la mémoire ». Selon une légende répandue parmi les résidents locaux et les touristes, le sous-sol du marché central actuel, le *Mercado Modelo*, est un ancien marché d'esclaves. Certains travaux académiques reproduisent également cette légende, propagée par de nombreux travailleurs de l'industrie du tourisme et chauffeurs de taxi, et souvent diffusée à travers des vidéos et des images sur internet.

En fait, à partir de 1763, Rio de Janeiro devient la capitale brésilienne, mais aussi le plus important port esclavagiste du pays, dépassant Bahia. Le bâtiment actuel du *Mercado Modelo* ne correspond pas au véritable marché central des esclaves, qui était situé sur un autre site proche du marché actuel. En 1969, un incendie a détruit cet ancien bâtiment. En 1971, le marché est alors déménagé dans l'actuel édifice de trois étages, construit entre 1843 et 1861 pour accueillir le siège de la douane et qui était abandonné depuis 1958<sup>25</sup>. En 1984, à la suite d'un énorme incendie, l'actuel bâtiment du *Mercado Modelo* est rénové et le sous-sol découvert, réhabilité et ouvert au public.

Ce sous-sol est situé au niveau de la mer et souvent inondé, c'est pourquoi la légende raconte que c'était un dépôt d'esclaves où des hommes et des femmes étaient rassemblés avant d'être vendus. Une autre version soutient également que l'édifice était une prison d'esclaves, même s'il n'y avait aucune prison spécifiquement destinée

23. Maria Graham, *op. cit.*, p. 137.

24. Raimundo Nina Rodrigues, *Os africanos no Brasil*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1935, p. 83-84 ; João José Reis, *Slave Rebellion in Brazil: The Muslim Uprising of 1835 in Bahia*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1993, p. 66.

25. Les informations sur les dates de la construction varient. Voir Paulo Ormino de Azevedo, *Alfândega e o Mercado. Memória e Restauração*, Salvador, Secretaria de Planejamento, Ciência e Tecnologia do Estado da Bahia, 1985.

*Ports esclavagistes et mémoire publique de la traite atlantique des esclaves*

aux personnes réduites en l'esclavage. À ce jour, les résidents locaux rapportent que les lamentations des esclaves emprisonnés au sous-sol peuvent être entendues la nuit.

Bien que l'association entre un bâtiment de douane et un dépôt ou un marché d'esclaves soit logique, après 1831, le commerce d'esclaves au Brésil a été interdit et, même si plusieurs milliers d'Africains ont continué à être introduits dans le pays jusqu'au début des années 1850, ils ne pouvaient pas être débarqués en public dans la principale zone portuaire de Salvador et ensuite réunis dans un bâtiment visible dans la basse ville. Cette légende est donc un autre cas de remplacement de la mémoire. Elle met en évidence la manière dont la population afro-brésilienne locale négocie le manque de marqueurs visibles et officiels indiquant l'existence de sites liés à la traite atlantique à Salvador. Or, le sous-sol d'un marché central du centre-ville peut certainement ressembler à un donjon, structure iconique trouvée dans les forteresses esclavagistes comme celles de Cape Coast au Ghana ou dans un bâtiment comme celui de la prétendue « Maison des esclaves » de l'île de Gorée. Mais dans le cas de Salvador, le remplacement de la mémoire n'est que partiellement lié aux besoins de l'industrie touristique. Au *Mercado Modelo*, les touristes peuvent assister à des spectacles de capoeira, manger des plats afro-brésiliens typiques et acheter divers souvenirs, y compris des poupées noires de toutes tailles et de toutes sortes. En effet, l'industrie touristique locale se concentre sur une culture noire bahianaise stéréotypée et non sur l'esclavage et les souffrances causées par la traite atlantique. Par conséquent, l'histoire du sous-sol du *Mercado Modelo* est marginale dans l'ensemble du récit célébrant la culture noire bahianaise. Dans ce contexte, le remplacement de la mémoire devient un moyen efficace de remédier à l'absence d'initiatives officielles. À partir de cet effacement, en s'appuyant sur les images et les souvenirs existants, il ne reste aux Afro-Bahianais qu'à imaginer où ces sites ont été localisés et ce qu'a pu être l'expérience du confinement dans un dépôt d'esclaves.

À Recife, le principal marché des esclaves se trouvait dans la *Rua dos Judeus*, qui fut rebaptisée *Rua da Cruz* et s'appelle aujourd'hui *Rua Bom Jesus*<sup>26</sup>. L'artiste néerlandais Zacharias Wagener, qui séjourna au Brésil de 1634 à 1642, pendant l'occupation néerlandaise de Pernambouc (1630-1654), a représenté ce marché dans une aquarelle qui montrait des dizaines d'Africains, femmes et enfants, presque nus et exposés à divers endroits le long de la rue. Quand Maria Graham est arrivée à Recife en 1821, elle fut dégoûtée de voir pour la première fois un marché d'esclaves dans l'une des rues principales du centre-ville :

Nous avions à peine fait cinquante pas dans Recife, que nous fûmes absolument malades à la vue de notre premier marché d'esclaves. C'était la première fois que moi-même et ceux qui m'accompagnaient nous étions jamais trouvés dans un pays d'esclaves.

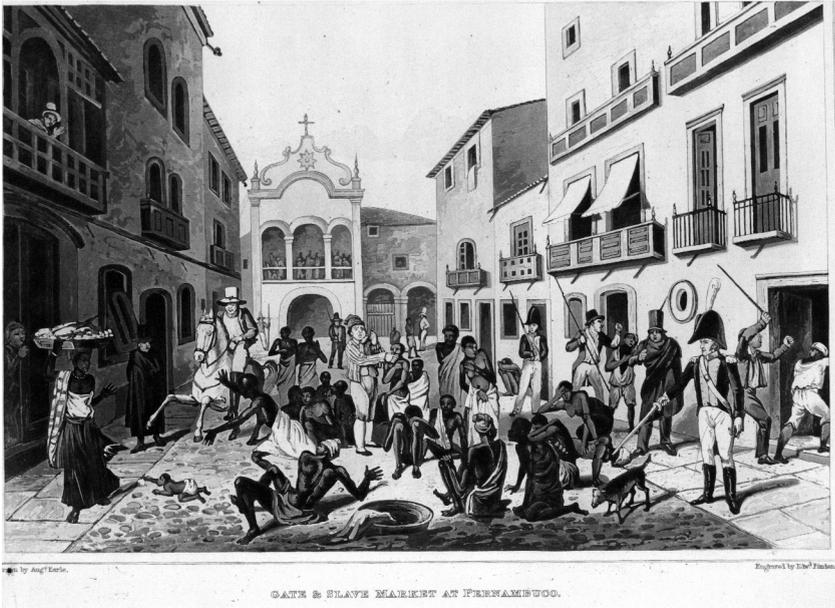
Contrairement aux autres voyageurs, Graham souligne la différence entre imaginer l'esclavage à travers des images et l'expérience réelle de la « vue stupéfiante d'un marché d'esclaves ». Elle explique que les propriétaires ont gardé les nouveaux esclaves étroitement enfermés dans les dépôts : « Des créatures, des garçons et des filles, avec

26. La rue fut nommée rue des Juifs (*rua dos Judeus*) en 1635 pendant l'occupation hollandaise de Pernambuco. Plusieurs marchands juifs étaient actifs dans cette rue. La première synagogue brésilienne fut établie dans cette même rue ; l'édifice existe toujours.

Ana Lucia Araujo

toutes les apparences de la maladie et de la famine consécutives à une alimentation rare et à un long confinement dans des endroits malsains, étaient assis et couchés au milieu des animaux les plus sales dans les rues<sup>27</sup>. » En outre, elle rapporte également dans son journal la présence d'Africains malades et affamés dans un marché d'esclaves en plein air à Recife. Ses observations reflètent non seulement son sentiment personnel face aux scènes horribles d'esclavage, mais aussi les vues abolitionnistes de certains de ses compatriotes britanniques.

Fig. 7. *Gate and Slave Market at Pernambuco* (Porte et marché d'esclaves à Pernambuco).



August Earle (dessin) et Edward Finden (gravure), dans Maria Graham, *Journal of a voyage to Brazil, and residence there during part of the years 1821, 1822, 1823*, Londres, Longman et al., 1824. Planche située en face de la page 107.

Le texte de Graham est illustré par une aquarelle, intitulée *Porte et marché d'esclaves à Pernambuco*, inspirée d'une peinture à l'huile du voyageur et artiste britannique Augustus Earle, qui a également produit d'autres scènes illustrant l'esclavage au Brésil. Comme dans la description écrite, l'image montre des hommes esclaves affligés, des femmes et de jeunes enfants, presque nus, au milieu d'une rue. À la vue des vendeurs de rues et des passants, les marchands et les gardes forcent les esclaves à se déplacer vers l'intérieur des bâtiments. Des années plus tard, l'artiste suisse Luis Schlappriz a également représenté la *Rua da Cruz*, montrant comment, malgré la fin de la traite négrière, les esclaves constituaient toujours la main-d'œuvre principale du quartier<sup>28</sup>.

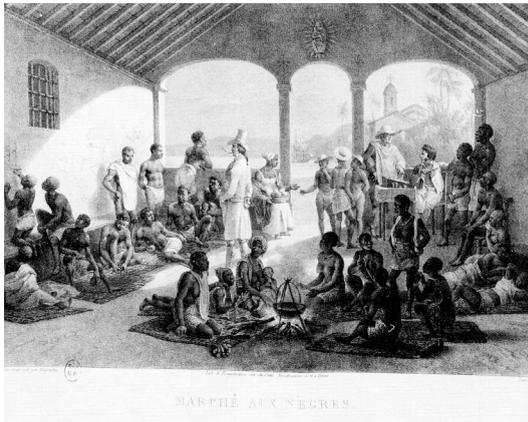
27. Maria Graham, *op. cit.*, p. 105.

28. Les lithogravures ont été publiées dans Luis Schlappriz et Franz Heinrich Carls, *Memória de Pernambuco. Album para os amigos das artes*, Recife, Lithografia F. H. Carls, Rua de Cadeia, 1860.

Malgré son rôle crucial pendant la période de la traite atlantique, la *Rua Bom Jesus* ne contient toujours pas de marqueur indiquant l'existence d'un marché d'esclaves.

D'autres voyageurs européens ont longuement décrit, en mots et en images, les terribles conditions auxquelles les esclaves étaient soumis en attendant d'être vendus au marché du Valongo à Rio de Janeiro. Walsh mentionne par exemple Valongo dans sa relation de voyage *Notices of Brazil in 1828 and 1829*. Il explique qu'après le débarquement, la plupart des esclaves étaient vendus par des Tsiganes, qui servaient d'intermédiaires sur le marché local. Selon Walsh, « [p]resque toutes les maisons de ce lieu sont un grand entrepôt, où les esclaves sont déposés et où les clients vont les acheter ». « Ces entrepôts se tiennent de chaque côté de la rue et les pauvres créatures sont exposées à la vente comme toute autre marchandise. » Il note que les dépôts étaient spacieux et pouvaient accueillir 300 à 400 esclaves des deux sexes et d'âges divers : « Autour de la salle se trouvent des bancs sur lesquels les aînés sont généralement assis et le milieu est occupé par les jeunes, en particulier les femmes assises au sol, rangées les unes contre les autres, les mains et les mentons reposant sur leurs genoux<sup>29</sup>. »

Fig. 8. *Marché aux nègres*, lithogravure publiée dans Johann Moritz Rugendas, *Voyage pittoresque dans le Brésil*, Paris, Engelmann, 1835, 4<sup>e</sup> partie, planche 3.



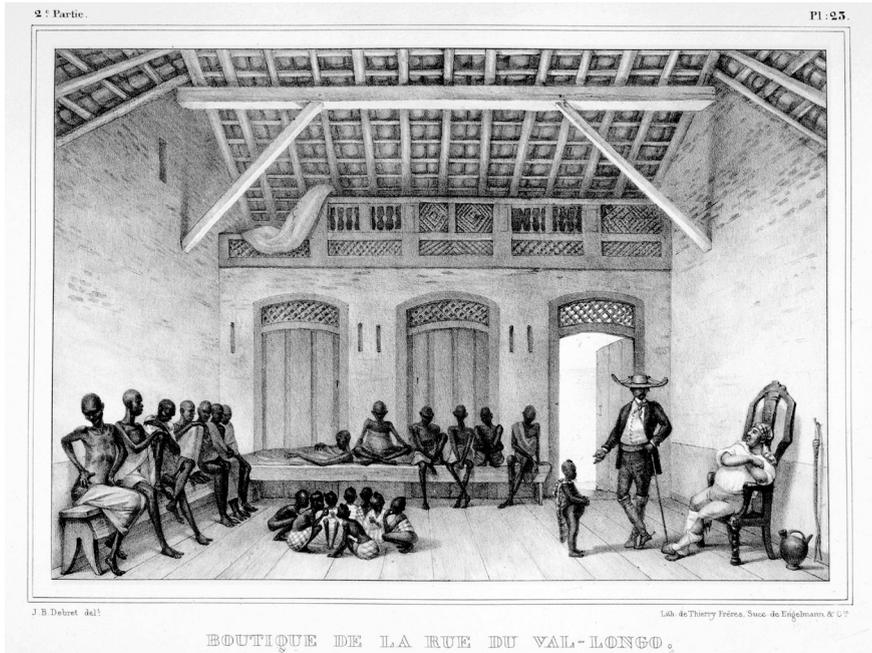
La description de Walsh correspond parfaitement à la lithographie de Debret, *Boutique de la rue Val-Longo*, publiée dans son *Voyage pittoresque et historique au Brésil*. Cette image montre un grand entrepôt où des hommes, des femmes et des enfants esclaves émaciés sont assis sur des bancs ou sur le plancher en attendant d'être vendus sous la surveillance d'un marchand d'esclaves gitan. La scène représentée reprend la description accompagnant la lithogravure : « [C]ette salle de vente, silencieuse le plus souvent, est toujours infectée des miasmes d'huile de ricin qui s'échappent des pores ridés de ces squelettes ambulants, dont le regard curieux, timides ou tristes, vous rappelle l'intérieur d'une ménagerie. » Pourtant, en dépit de cet environnement, il note que parfois les esclaves attendant d'être vendus chantaient et dansaient se « tournant sur eux-mêmes et frappant dans leurs mains pour marquer la mesure ; sorte de danse

29. Robert Walsh, *op. cit.*, vol. 2, p. 323 et 325.

Ana Lucia Araujo

tout à fait semblable à celle des sauvages du Brésil<sup>30</sup> ». La réaction des Africains n'était certainement pas l'expression de la joie, mais plutôt une façon de survivre au traumatisme du passage du milieu.

Fig. 9. *Boutique de la Rue Val-Longo*, lithogravure publiée dans Jean-Baptiste Debret, *Voyage pittoresque et historique au Brésil ou séjour d'un artiste français au Brésil depuis 1816 jusqu'en 1831 inclusivement*, Paris, Firmin Didot Frères, 1834-1839, t. II, planche 23.



Une lithogravure intitulée *Marché aux Nègres* du voyageur allemand Rugendas révèle peut-être l'arrière-cour d'un marché d'esclaves, même s'il n'est pas possible d'identifier l'endroit où il se trouvait. Réunis en petits groupes, des hommes, des femmes et des enfants africains sont assis et allongés sur des tapis posés au sol. L'organisation de la scène ainsi que les corps idéalisés et d'apparence saine des personnages ne rendent pas compte des conditions éprouvantes auxquelles ils ont été soumis pendant la traversée de l'Atlantique. En effet, le texte de l'album de Rugendas contredit d'autres voyageurs, car il affirme que les esclaves ne semblaient pas malheureux, probablement parce qu'ils se sentaient soulagés après avoir survécu à la traversée de l'Atlantique :

rarement on les entend se plaindre, et même on les voit accroupis autour du feu, entonner des chants monotones et bruyants, tandis qu'ils s'accompagnent en battant des mains. La seule chose qui paraisse les inquiéter, est une certaine impatience à savoir quel sera enfin leur sort.

30. Jean-Baptiste Debret, *op. cit.*, vol. 2, p. 78.

Dans sa relation de voyage, Rugendas observe également les conditions insalubres et inhumaines des Africains détenus dans les différents magasins du marché des esclaves du Valongo. Il décrit les cuisines comme étant des étables. Selon lui, le marché « est un spectacle choquant et presque insupportable : toute la journée ces infortunés, hommes, femmes, enfants, sont assis ou couchés près des murailles de ces immenses bâtiments, et mêlés les uns avec les autres ; ou bien, si le temps est beau, on les voit dans la rue ». L'artiste ajoute que les esclaves semblaient encore plus horribles quand ils n'étaient pas encore remis de la traversée de l'Atlantique. Il décrit notamment l'odeur qui s'en dégageait, au point qu'il était difficile de rester dans le quartier. Malgré le fait que les hommes et les femmes étaient nus et portaient juste un tissu autour des hanches, Rugendas écrit qu'ils étaient bien nourris, « de farine de manioc, de fèves et de viandes sèches ; les fruits rafraîchissants ne leur manqua[nt] pas<sup>31</sup> ».

## Ports esclavagistes : reconnaissance et suprématie blanche

Aux États-Unis comme au Brésil, plusieurs sites d'arrivée d'esclaves africains restent invisibles dans l'espace public. La traite des esclaves aux États-Unis fut interdite en 1808, soit environ quatre décennies avant la prohibition définitive de la traite au Brésil, en 1850. Comme l'explique Laird W. Bergad, en 1860 les États-Unis avaient une population de 31 millions de personnes, dont 3,9 millions d'esclaves<sup>32</sup> (13 %). Autrement dit, le pays avait la plus grande population esclave des Amériques, même si le Brésil avait importé dix fois plus d'esclaves africains. En étant les deux plus grandes sociétés esclavagistes des Amériques, avec Cuba, ces deux pays partagent une histoire commune de l'esclavage. Bien que les chercheurs aient souligné les différences entre les systèmes esclavagistes des deux pays, de nouvelles études soulignent leurs nombreux points communs. Dans les deux cas, au cours du xx<sup>e</sup> siècle, les lieux de débarquement des Africains et les lieux où ces esclaves ont été enterrés sont commémorés de manière similaire.

Charleston, en Caroline du Sud, a importé le plus grand nombre d'esclaves africains pendant la période de la traite atlantique. Contrairement aux ports de Salvador et de Rio de Janeiro, qui ont importé plus de 2 millions d'esclaves, Charleston en a importé environ 150 000, soit presque 40 % du nombre total d'esclaves amenés aux États-Unis. Après l'abolition de la traite atlantique aux États-Unis, Charleston continua d'être un point important de la traite interne jusqu'à l'éclosion de la guerre civile américaine en 1861<sup>33</sup>.

Dans cette ville qui est aussi une destination touristique, la population, estimée à 122 000 personnes, est beaucoup moins importante qu'à Rio de Janeiro (environ

31. Johann Moritz Rugendas, *op. cit.*, 4<sup>e</sup> division, p. 7 pour les trois citations successives.

32. Laird W. Bergad, *The Comparative Histories of Slavery in Brazil, Cuba, and the United States*, New York, Cambridge University Press, 2007, p. 29.

33. Pour des estimations plus précises, voir David Eltis *et al.*, *The Trans-Atlantic Slave Trade Database. Voyages*, [www.slavevoyages.org](http://www.slavevoyages.org).

6 millions), Salvador (environ 2,6 millions) et Recife (1,5 million). En dépit de son rôle crucial dans la traite des esclaves aux États-Unis, la ville de Charleston a évité d'évoquer la question de son passé esclavagiste. Bien que depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, des activistes afro-américains aient contesté l'existence de monuments commémorant des esclavagistes comme le politicien américain John C. Calhoun, jusqu'à la fin des années 1980, ce déni du passé de Charleston dans la sphère publique continuait d'être questionné<sup>34</sup>. Cependant, au cours des années 1990, cette configuration a commencé à changer. D'une part, le contexte international qui a suivi la fin de la guerre froide et le soutien apporté par des institutions comme l'Unesco ont favorisé l'émergence d'un débat public sur le commerce atlantique des esclaves et l'esclavage en général. D'autre part, les pressions exercées par des activistes afro-américains résidant à Charleston ont conduit la ville à envisager la question de son passé esclavagiste dans la sphère publique. Parmi les premières demandes soulevées figure la création d'un monument rendant hommage à Denmark Vesey, aussi connu sous le nom de Telemaque. Vesey est un esclave affranchi qui a dirigé la conspiration des esclaves de 1822 et qui a été pendu avec 34 autres rebelles. Son histoire a été ces dernières années l'objet de romans, de séries télévisées et de films<sup>35</sup>. Les différents acteurs locaux ont lutté pour parvenir à un accord sur la création d'un monument honorant un Noir rebelle, que les Afro-Américains perçoivent comme un héros, mais que de nombreux habitants blancs de la ville considèrent comme un criminel<sup>36</sup>.

Indépendamment de ces débats, jusqu'aux années 1990 le quai Gadsden, lieu d'arrivée des Africains pendant la traite atlantique, n'a pas été mis en évidence dans l'espace public de Charleston. Mais plusieurs initiatives ont été développées sur l'île Sullivan où les esclaves et membres d'équipage étaient mis en quarantaine lors de leur arrivée en Caroline du Sud, à bord des navires ou dans les lazarets<sup>37</sup>. En juin 1997, le Sénat de l'État de Caroline du Sud a adopté une résolution visant à créer un marqueur spécial pour le monument national du fort Moultrie, sur l'île Sullivan<sup>38</sup>. En 1999, à la suite d'un décret de l'assemblée générale de Caroline du Sud, une première initiative officielle visant à commémorer le commerce atlantique des esclaves a été mise en place sur l'île. Le projet a été soutenu par des descendants d'esclaves et par des descendants de propriétaires. Parmi les descendants des esclavagistes se trouve Edward Ball, auteur du livre *Les esclaves dans la famille*, publié l'année précédente. Dans cet ouvrage, Ball raconte l'histoire de sa famille et la trajectoire de plusieurs de leurs esclaves dans leurs

34. Blain Roberts et Ethan Kytte, « Looking the Thing in the Face: Slavery, Race, and the Commemorative Landscape in Charleston, South Carolina, 1865-2010 », *The Journal of Southern History*, vol. 78, n° 3, 2012, p. 640 et 654.

35. Parmi ces travaux, voir Martin Robinson Delany, *Blake; or, The Huts of America, A Novel* (1970), publié d'abord dans *The Anglo-African Magazine* en 1859, puis dans *The Weekly Anglo-African* entre 1861 et 1862. L'histoire de Vesey a aussi été présentée dans la série télévisée *Denmark Vesey's Rebellion* (1982) diffusée par la chaîne de télévision nord-américaine PBS, dans le film *Brother Future* (1991) dirigé par Roy Campanella II.

36. Blain Roberts et Ethan Kytte, art. cité, p. 677.

37. Linda Meggett, « New Monument Honors Slaves », *The Post and Courier*, 3 juillet 1999, A1. Sur les lazarets de l'île Sullivan, voir Peter McCandless, *Slavery, Disease, and Suffering in the Southern Low-country*, New York, Cambridge University Press, 2011, p. 231.

38. John Heilprin, « Island's Painful Past May be Marked for Future », *The Post and Courier*, 4 juin 1997, p. 1.

*Ports esclavagistes et mémoire publique de la traite atlantique des esclaves*

nombreuses plantations de Caroline du Sud. Par conséquent, le département des archives et de l'histoire de l'État, le Charleston Club de Caroline du Sud et le centre de recherche Avery ont fait graver une inscription commémorative indiquant que l'île est « un endroit où [...] [I]es Africains ont été amenés dans ce pays dans des conditions extrêmes d'esclavage et de dégradation humaines ». « Des dizaines de milliers de captifs sont arrivés sur l'île Sullivan depuis les rives de l'Afrique de l'Ouest entre 1700 et 1775. » La plaque souligne que le mémorial « rappelle également un peuple qui, malgré l'injustice et l'intolérance, passée et présente, a retenu des valeurs uniques, des forces et du potentiel qui découlent de notre culture ouest-africaine qui est arrivée à cette nation à travers le passage du milieu<sup>39</sup> ». Soulignant le rôle de l'île pendant la traite atlantique, le texte souligne la résilience des Africains et de leurs descendants, et reconnaît la contribution des cultures africaines dans la construction des États-Unis.

Cette reconnaissance a constitué une première étape vers le développement d'autres initiatives. Après avoir déploré l'absence de marqueurs historiques commémorant l'esclavage et la traite atlantique dans l'espace public dans une interview de 1989, l'écrivain Toni Morrison a lancé un projet afin de créer des bancs mémoriaux dans divers lieux de mémoire de l'esclavage et de l'histoire afro-américaine aux États-Unis ainsi que dans d'autres villes du monde ayant été impliquées dans la traite atlantique<sup>40</sup>. Le 26 juillet 2008, un « banc sur la route » a été inauguré sur l'île Sullivan<sup>41</sup>. Contrairement aux monuments traditionnels, les bancs situés sur différents sites aux États-Unis, mais aussi sur le territoire français (Paris et Fort-de-France) sont des monuments commémoratifs qui incitent les passants à s'arrêter et à réfléchir sur l'importance des sites de mémoire choisis dans le cadre du projet. Ils ont été conçus comme des espaces ouverts où chacun peut s'asseoir, car « cette recherche est pour n'importe qui, pas seulement les gens noirs ». En présence de Toni Morrison et de représentants du service des parcs nationaux, 300 personnes ont assisté à la cérémonie qui a dévoilé le monument commémoratif placé à fort Moultrie. Selon l'écrivain, « il n'est jamais trop tard pour honorer les morts [...] ». « Il n'est jamais trop tard pour applaudir les vivants qui leur font honneur<sup>42</sup>. » La plaque accompagnant le monument reproduit un extrait de l'interview de 1989, dans laquelle elle critique l'absence de lieux de mémoire pour pleurer les esclaves. En outre, le texte explique que ce premier banc rend hommage aux « esclaves africains qui ont péri au cours du passage du milieu et à ceux qui sont arrivés sur l'île Sullivan, un important port d'entrée pour les Africains arrivés aux États-Unis pendant la traite transatlantique des esclaves ». « Près de la moitié des Afro-Américains ont des ancêtres qui ont traversé l'île Sullivan<sup>43</sup>. » Ce monument commémoratif honore donc non seulement les hommes, les femmes et les enfants amenés de force

39. Plaque visible sur l'île Sullivan, Charleston, Caroline du Sud, États-Unis.

40. Interview de Toni Morrison, *The World*, 1989. Erika Doss appelle les sites associés à l'esclavage, au lynchage et au racisme, « sites de la honte », voir *Memorial Mania: Public Feeling in America*, University of Chicago Press, 2010, p. 302-303.

41. Philip Morgan, « Introduction », dans *African American Life in the Georgia Lowcountry: The Atlantic World and the Gullah Geechee*, Atlanta, University of Georgia Press, 2010, p. 3. Voir The Toni Morrison Society, « Bench By the Road Project », [www.tonimorrisonssociety.org/bench.html](http://www.tonimorrisonssociety.org/bench.html).

42. Felicia R Lee, « Bench of Memory at Slavery's Gateway », *New York Times*, 28 juillet 2008, E1.

43. Plaque, « Bench by the Road », île Sullivan, Charleston, Caroline du Sud, États-Unis.

aux Amériques, mais aussi leurs descendants qui, jusqu'à récemment, n'avaient aucun site pour pleurer leurs ancêtres.

L'initiative de Morrison a contribué au développement de nouveaux projets. Ainsi, le 25 mars 2007, une cérémonie commémorant la fin de la traite des esclaves en Amérique du Nord a eu lieu près du quai Gadsden<sup>44</sup>. De plus, un projet visant à créer sur ce quai un musée international africain américain est en cours<sup>45</sup>. Le 22 mars 2009, l'exposition *Passages africains* a ouvert ses portes au monument national de fort Moultrie, sur l'île Sullivan<sup>46</sup>. L'exposition comprenait des œuvres d'art et des artefacts associés au passage du milieu et mettait aussi en valeur l'histoire des Africains passés par l'île, notamment celle de Priscilla, une jeune fille amenée de Sierra Leone à Charleston en 1756 et achetée par la famille d'Edward Ball<sup>47</sup>. En une décennie, et malgré les débats entre les citoyens locaux qui s'opposaient à souligner le passé esclavagiste de Charleston, la mémoire de la ville comme site d'arrivée des Africains esclaves aux États-Unis a été établie et consolidée dans l'espace public, acquérant peu à peu un contour officiel. En 2010, a également été entamé le projet pour la construction d'un monument honorant Vesey. Sa statue a finalement été inaugurée au Hampton Park à Charleston en 2014.

Malgré ces initiatives, un an plus tard, les tensions raciales associées au passé esclavagiste de Charleston ont refait surface. Le soir du 17 juin 2015, comme ils le faisaient chaque semaine, une douzaine d'hommes et de femmes afro-américains se sont rassemblés dans l'église épiscopale méthodiste africaine Emanuel pour assister à un groupe d'études sur la Bible. Bien que modeste, l'église n'est pas un bâtiment ordinaire. Fondée en 1816, elle est la plus ancienne de son type au sud des États-Unis et l'une des plus anciennes congrégations noires au sud de Baltimore. Vesey figure d'ailleurs parmi ses fondateurs. Dans les années qui suivirent sa création, une foule d'hommes blancs brûla l'église. Le bâtiment a été reconstruit seulement après la fin de la guerre civile dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Malgré cet héritage tragique, le soir du 17 juin 2015, rien ne semblait évoquer ce passé lointain. Depuis 2009, Barack Obama, le premier président noir des États-Unis était en fonction et Vesey était maintenant immortalisé à travers un monument. Mais ce mercredi soir, un jeune homme blanc de 21 ans a rejoint le groupe d'études bibliques réuni dans l'église. Une heure plus tard, il a saisi son arme de poing et ouvert le feu sur les participants. D'après l'une des victimes, le terroriste blanc a affirmé : « Je dois le faire. Vous violez nos femmes et vous prenez notre pays. Et vous devez partir<sup>48</sup>. » Il a tué neuf hommes et femmes afro-américains. L'enquête qui a suivi a mis en évidence le chemin qui a transformé ce jeune homme blanc en terroriste domestique. Une photo découverte sur internet le montre posant avec un fusil et un drapeau confédéré, considéré, pendant la guerre civile et encore aujourd'hui, comme le symbole de ceux qui se sont séparés de l'union pour préserver l'esclavage.

44. Simon Lewis, « Slavery, Memory, and the History of the "Atlantic Now": Charleston, South Carolina and Global Racial/Economic Hierarc », *Journal of Postcolonial Writing*, vol. 45, n° 2, 2009, p. 128.

45. International African American Museum, [www.iaamuseum.org](http://www.iaamuseum.org).

46. Bruce Smith, « Fort Moultrie Exhibit Addresses Slave Trade », *Spartanburg Herald*, 27 février 2009, [www.goupstate.com/article/20090227/ARTICLES/902270952](http://www.goupstate.com/article/20090227/ARTICLES/902270952).

47. Edward Ball, *Slaves in the Family*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1998, p. 212.

48. Karen Workman et Andrea Kannapell, « The Charleston Shooting: What Happened », *New York Times*, 18 juillet 2015, [www.nytimes.com/2015/06/18/us/the-charleston-shooting-what-happened.html](http://www.nytimes.com/2015/06/18/us/the-charleston-shooting-what-happened.html).

Les jours qui suivirent cet acte terroriste furent marqués par le chagrin et la colère. Dix jours après la tragédie, le drapeau confédéré était encore placé au sommet du bâtiment du congrès de la Caroline du Sud à Columbia. Mais, au petit matin du 27 juin 2015, Bree Newsome, une éducatrice et militante afro-américaine a escaladé le mât de 30 pieds et a mis le drapeau à terre. Dans une déclaration publique, elle a affirmé : « Nous avons enlevé le drapeau aujourd’hui parce que nous ne pouvons pas attendre plus longtemps. Nous ne pouvons pas continuer ainsi un seul autre jour. Il est temps d’écrire un nouveau chapitre à cette histoire, dans lequel nous souhaitons sincèrement démanteler la suprématie blanche et construire une justice et une égalité véritables en matière raciale<sup>49</sup>. » L’acte terroriste et le retrait du drapeau ne sont pas des événements isolés. Ils sont représentatifs d’une forte tendance qui est devenue visible aux États-Unis au cours des trois dernières années avec l’augmentation de la violence policière ciblant les hommes et les femmes noirs et qui a alimenté une réaction tout aussi puissante de la part des militants afro-américains, menant finalement à l’émergence du mouvement *Black Lives Matter*.

Le début des années 1990 a été une période de changement au Brésil avec la fin de la dictature militaire et aux États-Unis avec la fin de la guerre froide. Alors que les deux pays s’étaient ouverts aux échanges mondiaux, les militants noirs pouvaient enfin occuper l’espace public pour affirmer leur identité et demander des réparations pour les atrocités passées dont ils ont été victimes. À Salvador, ville dont la majeure partie de la population est d’origine africaine, un important processus de remplacement de mémoire s’est mis en marche pour combler les lacunes laissées par la dissimulation de son passé esclavagiste. Pour faire face à l’invisibilité des sites patrimoniaux sur lesquels les esclaves ont été débarqués, la population locale a créé des histoires qui permettent de reconstituer ce passé douloureux. Cependant, ce phénomène est moins visible aux États-Unis, probablement parce que depuis quelques décennies le mouvement pour les droits civiques a conduit au développement d’initiatives officielles commémorant ce passé lié à la traite atlantique dans les villes portuaires du Nord et du Sud.

Graduellement, au Brésil comme aux États-Unis, les autorités publiques sont obligées de reconnaître officiellement le passé associé à l’esclavage et sont amenées à créer des marqueurs permanents pour commémorer la traite des esclaves dans les anciens ports esclavagistes. Bien que la préservation et la promotion de ces sites patrimoniaux se heurtent à divers obstacles politiques et économiques, les populations noires du Brésil et des États-Unis s’approprient ces espaces pour pleurer et célébrer leurs ancêtres africains. Peu à peu, les acteurs sociaux noirs obligent les gouvernements de ces deux pays à reconnaître officiellement la tragédie de la traite atlantique comme un élément fondateur de l’histoire nationale. En dépit de ces nouveaux résultats qui peuvent finalement être perçus comme des réparations symboliques, le racisme et les inégalités raciales persistent, suggérant peut-être que la commémoration de l’esclavage dans l’espace public n’est qu’une étape pour redresser les torts associés au passé esclavagiste.

49. Brent Staples, « Bree Newsome Removes a Symbol of Hate », *New York Times*, 29 juin 2015, <https://takingnote.blogs.nytimes.com/2015/06/29/bree-newsome-removes-a-symbol-of-hate/>.